XVII

JOURS DE PRISON. — RÉCIT DE L'EXÉCUTION DE MENDEZ. GAZETTES MEXICAINES.

L'empereur Maximilien, le 15 mai, après s'être rendu, avait été mené du cerro de la Campana au couvent de la Cruz, cette clef de la ville que Lopez avait vendue quelques heures auparavant.

Le 17, on conduisit le prince au couvent de Santa-Teresa.

Queretaro avait l'air d'une ville morte. Tout est clos, personne ne se montre. Chaque fois, d'ailleurs, que l'empereur fut obligé d'en traverser les rues pour se rendre à ses diverses prisons, il reçut les marques d'un touchant et profond respect de la part de tous ceux qu'il rencontrait, tant il avait su, pendant le siége, se faire aimer par sa bonté,

sa simplicité, sa bonne humeur constante, tant il avait gagné l'admiration pour la part qu'il prenait aux travaux de la défense et aux sorties.

Il était alors et il fut jusqu'à la fin malade d'une fièvre et d'une dyssenterie violente, mais, malgré l'abattement qu'amènent ces maladies, il sut toujours réagir. Il était surtout préoccupé de la pensée de ne point paraître faible en face de ses ennemis.

Pendant ces premiers jours de prison, toute communication était interdite avec l'extérieur. On apprit toutefois que Mendez, le brave des braves, celui, comme je l'ai déjà dit, qu'on nommait le vainqueur de cent combats, avait été fusillé par derrière.

Il s'était caché, le 15 mai, chez un Mexicain de Queretaro, l'un de ses plus anciens et obligés amis; celui-ci, de complicité avec l'un des officiers d'ordonnance du général, l'avait vendu à Escobedo. On l'avait immé-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

diatement condamné à être passé par les armes.

On le conduisit, le 19 au matin, à l'Alameda, où on le força à s'agenouiller en tournant le dos aux soldats qui le devaient tuer. Quatre d'entre eux sortent du rang et tirent. Le général se relève, retourne sa face vers le peloton, maintenant qu'il avait quatre balles dans le corps, et fait signe qu'on lui fracasse la tête. Le caporal s'avance, met le bout de son fusil contre l'oreille du héros, qui, cette fois, tomba frappé mortellement.

N'oublions pas, dans cette histoire de tant de hontes, cette grave et noble physionomie. Ne confondons pas le général Ramon Mendez, l'Indien, avec d'autres Mendez non moins généraux, peut-être même ministres de la guerre, mais de cette guerre qui consiste à deviner les Lopez de l'ennemi, à leur acheter la victoire, à fusiller comme traîtres et lâches, par derrière, les adversaires jus-

que-là victorieux. Puis, la guerre ainsi achevée, les occupations ministérielles ne sont pas terminées, il faut encore faire chanter l'héroïsme qu'on a déployé.

A cette dernière besogne, les journaux mexicains se mirent avec enthousiasme, on le devine, après ces brillants exploits du siége et de la prise de Queretaro. Il n'y eut nulle borne à cette pompeuse vanterie, à cette hâblerie, à ces extravagantes fanfaronnades, que je regrette tant de ne pouvoir donner ici sous leur forme espagnole, majestueuse et sonore.

« Quels obstacles peuvent désormais nous arrêter, dit le *Monitor republicano*. Le Mexique, c'est le pays par excellence du génie et de la valeur! une nation qui vient de fortifier son esprit au feu du canon et d'écrire avec son sang le grand, le seul code de la liberté et des garanties individuelles!!! »

« Notre société mexicaine, dit le *Progrès*, est conduite par des événements qui présa-

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

gent sa grandeur. Comment le Mexicain ne parlerait-il pas haut? Parlons haut! parce que le silence forcé désespère un homme libre! Aujourd'hui nous pouvons parler haut, nous parlerons haut! Qu'est-ce que nous dirons? Nous n'en savons rien. (Je n'invente pas : *Hablarémos alto! De qué? Quién sabe?*) Notre programme, c'est la marche des événements! notre loi, c'est un cœur libre qui adore sa liberté! Offrir un programme, c'est poser des limites à l'imagination. Nous nous contentons de promettre de parler haut. »

Hablar alto! c'est tout ce que voulaient ces héros!

« L'imbécile seigneur de Miramar, écrit encore le *Progrès,* a étouffé le bruit des chaînes dont il couvrait les emprisonnés, sous le grincement des carrosses dorés de sa cour; et un fleuve d'or fut dirigé du Mexique pour enrichir Paris. »

Oui, c'est ainsi que les journaux mexicains écrivaient l'histoire! Un fleuve d'or mexicain envahissant la France!

« La France vient de recevoir, s'écrie *la Sombre de Arteaga,* une telle leçon que toutes les monarchies ses sœurs en sont couvertes de honte! Le Mexique a donné à l'Europe une leçon de valeur, d'honneur et de progrès! Le Mexique est la mort des étrangers, nous ne les tolérons qu'à titre de marchands! Ah! nous avons arraché leurs médailles militaires aux soldats de Magenta et de Solférino, à ces *invincibles zouaves!* Nous avons enlevé à la France son honneur, sa bonne renommée, sa gloire militaire, ses prétentions à la civilisation! Nous l'avons forcée à une honteuse fuite!

« Le seigneur Juarez est la plus grande de toutes les figures du siècle! Notre république est le modèle des démocraties! Elle a vaincu l'Europe par la diplomatie et par les armes.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

Elle a donné une leçon de progrès à sa grande sœur du Nord. Elle a vaincu les trois grandes puissances du vieux monde et fait reculer la grande puissance du nouveau monde.

« Ah! vous ne connaissez pas la nation qui, par une série non interrompue de victoires, a détruit un empire en cent jours, battu quatre grandes armées ennemies en quatre mois! Vous ne connaissez pas les hommes d'aujourd'hui, notre jeunesse, immaculée, incorruptible, qui se bat comme des lions, meurt comme des héros! Ah! elle sera invincible une république qui a de tels chefs et de tels fils!

« La charité, la clémence, la justice, la bienveillance envers les prisonniers, qui sont des vertus républicaines qui honorent la démocratie, sont les seuls mobiles qui font agir le cœur du parti libéral! »

Tout cela est écrit, et tout cela parce que

ce peuple héroïque, après avoir fui devant 20,000 hommes, après avoir remporté les seules victoires que lui donnaient la trahison, les mercenaires étrangers et les serfs indiens, après avoir été battu 22 fois en 22 rencontres par 8,000 hommes opposés à 40,000, avait enfin acheté cette petite armée au prix de 12 réaux par tête, que même il n'avait pas payés.

Je donne ce calcul de 12 réaux qui, dans leur total, représentaient la somme promise à Lopez, comme ayant été fait par Maximilien lui-même, et je vais revenir à l'empereur pour ne plus le quitter. Mais j'ai cru devoir indiquer brièvement quelques-unes des idées qui s'agitaient dans le cerveau des triomphateurs, des juges de Maximilien.

Pour eux, avoir un tel prisonnier, c'était avoir vaincu l'Europe entière, et l'on pouvait dès lors prévoir qu'ils martyriseraient ce prince pour mieux se prouver à eux-mêmes,

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

pour mieux préciser et pour marquer d'un signe ineffaçable cette victoire contre le monde entier. Ils avaient été si constamment battus qu'un succès, d'où qu'il vînt, même d'un Lopez, leur paraissait un triomphe inénarrable et comme l'histoire n'en enregistrait nul autre de telle grandeur.

Il y avait là un grand fond de sincérité. Ainsi ils étaient si naïvement féroces que toute torture qu'ils évitaient aux prisonniers leur paraissait réellement le comble de la générosité.

« Pourtant, dit l'un de mes témoins, l'on ne nous traitait pas comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. La faim seule pouvait nous faire surmonter le dégoût inspiré par la malpropre nourriture qu'on nous apportait. On nous couchait sur une simple paillasse remplie de vermine, sans couverture. Je dois dire pourtant qu'on ne nous insultait pas trop. »

Les vainqueurs étaient magnanimes. Ils avaient mieux à tourmenter et à fusiller que ces petits officiers. Cela était bon à San-Jacinto et à Puebla.

Toutefois quelques-uns de ces officiers français, que ces misères exaspéraient, manquèrent de dignité. Ils avaient été mis par la circulaire du maréchal hors la loi française; ils n'avaient plus de patrie, ils étaient assez indifférents à la couleur de tous ces drapeaux mexicains, ils étaient surtout des soldats, et l'on sait combien le Français, hors de la discipline habituelle, devient vite un aventurier; ils manquèrent donc de patience et de respect d'eux-mêmes. Encouragés sous main par les libéraux, ils écrivirent à Escobedo pour lui demander du service. C'est alors que la vieille rodomontade espagnole atteignit ses plus comiques effets.

Escobedo, dont l'armée était composée

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

d'Indiens esclaves et de mercenaires de toute race, répondit avec solennité :

« Indépendance et liberté ! La nation n'a pas besoin des étrangers pour soutenir ses institutions et sa souveraineté ! »

Là-dessus, les journaux sont pris d'un indicible enthousiasme.

« Europe, tu nous insultes ! Ces misérables abusent de la générosité, *de la suma generosidad,* avec laquelle on les traite en ne les exterminant pas ! Comment ! ils offrent d'entrer dans l'armée libérale. *Oh ! los Europeos nos insultan !!!* La digne réponse du grand général Escobedo ne laisse rien à désirer à un cœur républicain. »

Dès le 19, ce grand général, « dont la conduite à la fois *tan mesurada y tan digna que humanitaria y energica* sera un honneur éternel, vint constater son triomphe en visitant Maximilien. Dès lors on permit à tous les soldats d'en faire autant.

Quelques-unes de ces dames de Queretaro, qui, elles, vraiment, seront l'honneur éternel de la femme mexicaine, quelques-unes de celles, — et elles furent nombreuses, — qui comprirent la honte et l'injustice de l'exécution de Maximilien et qui protestèrent avec l'héroïsme de ce vieux sang espagnol abâtardi dans les veines viriles, quelques-unes de celles-là commencèrent dès lors leur mission de consolation et de pitié. Elles purent arriver jusqu'à l'empereur malade et lui apporter du linge.

Le 20, la courageuse princesse de Salm-Salm arrive de San-Luis-de-Potosi, où sont installés *les suprêmes pouvoirs,* c'est-à-dire Juarez et son mentor Lerdo de Tejada.

Elle annonce que la mort de l'empereur est inévitable, et qu'on a décidé, pour y arriver sûrement, de le faire juger par un conseil de guerre, conformément à un décret révolutionnaire de janvier 1862.

CAPILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

Ce décret portait que tous les prisonniers seront fusillés après avoir passé devant un conseil de guerre qui n'aura qu'à constater leur identité. Car ces hommes, dont nous venons d'entendre vanter *la caridad*, *la clemencia*, *todas las virtudes republicanas*, vivent sous le régime de cette loi monstrueuse qui nous ramène à la sauvagerie et au delà de laquelle il n'y a que l'obligation de brûler vifs les prisonniers. Nous verrons comment ils parvinrent à remplacer envers Maximilien ce dernier supplice par une torture analogue.

On vint prendre l'empereur ce même jour pour le mener au camp. Ses amis n'espéraient plus le revoir, chacun était convaincu qu'on le menait fusiller. C'était mal connaître l'avocat qui avait *los supremos poderes* : ne fallait-il pas un semblant de légalité?

Maximilien revint avec quelque espérance d'avoir la vie sauve. Mais, comme l'a dit

un de ses compagnons de captivité : « Les Mexicains sont eux-mêmes trop faux et trop menteurs pour croire à quelque promesse que l'empereur puisse faire. »

Dois-je noter que ce même jour Maximilien reçut un poëme élégiaque que lui dédiait un officier français prisonnier?

Le 22, on transporta l'empereur au couvent des Capucines. On l'enferma dans le caveau des morts, au milieu des cercueils. Il y passa la nuit à lire l'Histoire de Cesare Cantú.

Le lendemain, on le mène dans une petite cellule.

Enfin, on l'installe, comme il le sera jusqu'à la fin, dans une chambre tapissée d'un paravent derrière lequel il peut se retirer. Elle est au premier étage, donne de plain pied sur une galerie, au bout d'un corridor. Elle est longue de dix pas, large de trois, le sol est carrelé. La porte et la fenêtre

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA

donnent sur le corridor. Elle a pour tout mobilier un lit de camp, une armoire, deux tables, un fauteuil et quatre chaises en jonc. Des centaines de soldats sont couchés dans les escaliers et les corridors. Devant la porte se trouve un factionnaire, devant la fenêtre un officier. Chaque nuit, un général et trois colonels font sentinelle le revolver au poing.

Mejia et Miramon sont dans une cellule voisine. Ils purent converser avec l'empereur.

Le 24, on reçoit la visite du brave et enragé Vincente Riva Palacio, qui, avec sa mine de chat sauvage, annonce que l'ordre est donné de commencer le procès. On sépare les trois accusés du reste des prisonniers. Tout doit être fini pour le 28 mai.

XVII

PROCÈS DE L'EMPEREUR, DE MIRAMON ET DE MEJIA. DÉFENSE DE MAXIMILIEN ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Dans l'après-midi, le fiscal Manuel Aspiroz vient interroger Maximilien, qui trouve l'accusation si absurde qu'il veut se défendre lui-même.

Il change bientôt d'avis et envoie une dépêche télégraphique au représentant de Prusse, baron Magnus, le priant de venir le trouver et d'amener avec lui deux avocats, don Mariano Riva Palacio et don Rafael Martinez de la Torre, qui sont à la fois d'éminents jurisconsultes et des membres très-honorés du parti libéral.

Le 25, nouvel interrogatoire.

Le 26, Escobedo vient faire une ronde de police. Les prisonniers cherchent à com-

CAPILLA ALFONSINA UNIVERSITARIA